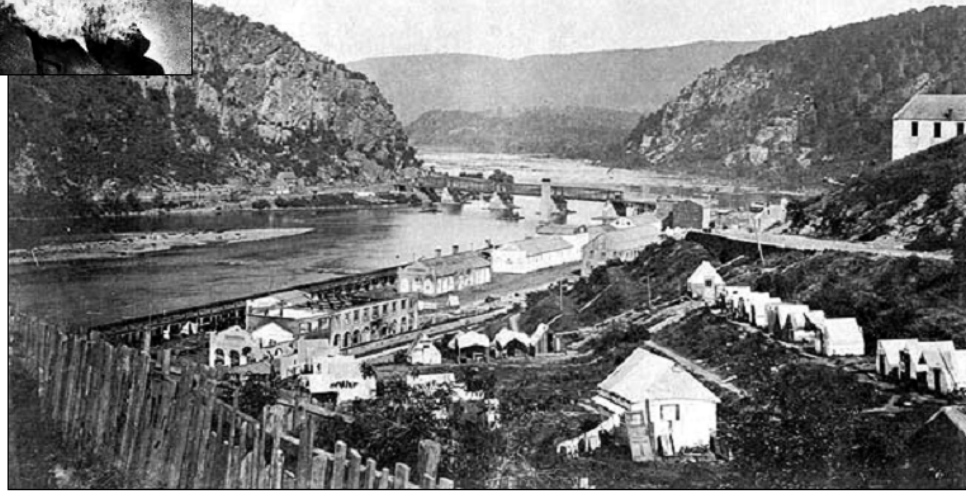




# JOHN BROWN



## Le météore de la guerre de Sécession

*par Gérard Hawkins*

A priori, rien ne semblait distinguer d'une autre cette nuit d'encre du 16 octobre 1859. Et pourtant, le silence qui régnait habituellement aux abords du chemin sillonnant le Maryland en direction de Harper's Ferry était, en ce dimanche d'automne, troublé par les gémissements des roues d'un chariot lourdement chargé qu'escortait une petite troupe à l'allure peu rassurante. Le long châle gris dont était revêtu chaque individu renforçait d'autant plus l'aspect sinistre du convoi qu'il dissimulait adroitement une carabine Sharps portée en bandoulière. Côte à côte, marchaient avocat et fermier, prisonnier en cavale et quaker pieux ou encore évangéliste et esclave libre, tous unis par une cause commune, la haine viscérale de l'esclavage. Certains d'entre eux avaient reçu leur baptême du feu au "Kansas Sanglant"<sup>1</sup> où une guerre sans merci entre factions esclavagistes et abolitionnistes avait semé la mort et la désolation durant cinq longues années. D'autres étaient de simples aventuriers recrutés à la hâte, d'autres encore des renégats fuyant la justice. Chacun était pourtant prêt au sacrifice suprême, celui de mourir pour libérer les esclaves de leurs chaînes.

Cet étrange petit groupe, composé de cinq Noirs et de quatorze Blancs, se targuait de constituer "l'armée provisoire des Etats-Unis" et était sur le point de se lancer dans

<sup>1</sup> Traduction littérale de "Bleeding Kansas".

une croisade fanatique visant à débarrasser une fois pour toutes le pays de son “institution particulière”. Cette machination diabolique était l’œuvre d’un excentrique illuminé, barbu comme un prophète de l’Ancien Testament, un homme à l’œil redoutable, le commandant suprême, celui-là même qui conduisait le chariot. Il en était l’instigateur, le planificateur, l’organisateur, en un mot le catalyseur de la raison profonde pour laquelle ces hommes piétinaient cette route noire du Maryland vers une destinée incertaine. Il se dénommait John Brown.

Cet abolitionniste rabique qui électriserait bientôt la nation américaine et la rapprocherait davantage de la guerre civile par ses attaques antiesclavagistes audacieuses, vit le jour le 9 mai 1800 à Torrington, dans le Connecticut. Issu d’un milieu familial modeste et puritain, John Brown reçut une éducation sommaire propre à celle de son époque, où la lecture de la Bible constituait le plat de résistance. Les Brown déménagèrent en 1805 pour s’installer dans la petite bourgade de Hudson en Ohio, située à 35 km au sud de Cleveland. C’est là que se poursuivit l’instruction du petit John, ponctuée de remontrances sévères assorties à satiété de citations de l’Ancien Testament. Elève médiocre, il quitta l’école dès l’âge de 8 ans pour travailler dans la tannerie paternelle. Les événements qui survinrent durant la guerre de 1812 eurent une influence déterminante sur le caractère et le comportement ultérieur de John Brown. Témoin d’une bastonnade administrée à un esclave noir, incident au demeurant courant à cette époque, il comprit soudain ce que son père avait toujours voulu dire à propos du “mal de l’esclavage”. La haine de cette “institution particulière” s’enracina alors au plus profond de son âme au point de le ronger jusqu’à la fin de ses jours. En 1816, John décida d’entreprendre des études sacerdotales. Il fréquenta plusieurs collèges pour aboutir à celui de Litchfield, dans le Connecticut, centre abolitionniste notoire et ville natale de Harriet Beecher Stowe, dont la publication de “*la Case de l’Oncle Tom*” en 1852, déclencha les passions les plus vives, tant dans le Nord que dans le Sud. Atteint d’une infection virulente des yeux et n’ayant plus le sou, Brown dut se résigner à rentrer en Ohio en 1817. Le rêve de devenir pasteur<sup>2</sup> s’évapora à tout jamais. En revanche, le zèle fanatico-religieux dont il avait fait preuve jusque-là demeura intact. Agé de quelque 20 ans, il épousa une jeune fille pieuse, Dianthe Lusk, qui décéda douze ans plus tard en accouchant de son septième enfant. Sa seconde épouse, Mary Ann Day, en mettra au monde treize autres. Sa lutte continue pour subvenir aux besoins de cette imposante progéniture, dont la moitié ne survivra pas au-delà de l’adolescence, poussa Brown à sillonner longtemps une partie des Etats-Unis à la recherche de travail. On le retrouve ainsi en Ohio, en Pennsylvanie, à New-York, dans le Connecticut ou encore au Massachusetts, où il exerça tous les métiers possibles et imaginables, de berger à facteur en passant par celui d’agent immobilier. Son caractère, qui ne cessait de s’endurcir, demeurait plein de contradictions : individu fondamentalement honnête et intègre, il se livrait néanmoins à des spéculations financières qui frisaient souvent la malhonnêteté ; homme à principes, il se révélait opportuniste ; altruiste et philanthrope, il pouvait aussi se montrer très cruel. Cette instabilité assortie d’une médiocrité évidente, d’un entêtement aveugle hors du commun et d’un amoncellement de dettes toujours croissant eurent irrévocablement raison de tout ce que Brown put jamais entreprendre. Sa famille, transférée en 1855 à North Elba dans l’Etat de New-York sur une parcelle de terre généreusement offerte par son ami, le politicien et abolitionniste Gerrit Smith, ne

<sup>2</sup> Dans le monde anglo-saxon, un pasteur est le ministre d’un culte réformé.

connut dès lors que la précarité, si pas la famine. Aigri par ses propres déboires, Brown demeura pourtant constamment animé de l'intense désir de libérer les esclaves noirs de leur joug. Activement impliqué dans maints mouvements antiesclavagistes, entre autres dans le "chemin de fer souterrain"<sup>3</sup>, un réseau clandestin qui aidait les esclaves fugitifs du Sud à rejoindre le Nord, il s'imagina, à la manière d'un illuminé, investi d'une mission divine visant à déraciner le mal esclavagiste ancestral dont souffrait la nation. Tandis qu'il mettait la main aux ultimes préparatifs de sa "grande croisade salvatrice", Brown dévoila son leitmotiv de campagne : "*Il n'y a point de rémission des péchés sans verser le sang*"<sup>4</sup>. Nul ne pouvait alors se douter que ces mots terribles, ô combien lourds de signification, annonçaient la couleur d'événements bouleversants qui allaient ébranler la nation au plus profond de ses fondations !

Une première chance de frapper fort s'offrit à Brown au Kansas. En effet, la promulgation du Kansas-Nebraska Act<sup>5</sup> de janvier 1854 avait eu comme conséquence perverse l'éclatement d'une mini-guerre civile provoquée par des heurts sanglants entre *Border Ruffians* pro esclavagistes d'une part, et *Jayhawkers* antiesclavagistes de l'autre. Cinq des fils de Brown avaient auparavant émigré dans ce Territoire<sup>6</sup> en ébullition afin d'y épauler les partisans de la cause du "sol libre". Lorsqu'ils sollicitèrent l'aide de leur père, ce dernier accourut aussitôt pour plonger avec furie dans le conflit meurtrier afin de détruire "Satan et ses légions". Il mit rapidement sur pied une milice à usage bien spécifique, les *Liberty Guards*, et c'est sous l'uniforme de capitaine de cette unité que Brown accéda à une certaine notoriété parmi les groupes abolitionnistes radicaux du Nord, en tant que meneur à la fois audacieux et redoutable. Les années qui suivirent furent celles où les meurtres, les lynchages, les incendies, les pillages et les exactions en tous genres étaient monnaie courante. Le Territoire fut donc à juste titre surnommé *Bleeding Kansas* ou "Kansas Sanglant". Un état permanent d'anarchie finit par s'instaurer dans la région où atrocités rivalisèrent avec atrocités. Lorsque la ville de Lawrence fut mise à sac en mai 1856, Brown vit rouge. Se proclamant l'instrument de la volonté divine, il assassina froidement, avec la complicité de ses fils, cinq colons pro esclavagistes établis le long de la *Pottawatomie Creek*. Dans les mois qui suivirent, il terrorisa la frontière du Missouri-Kansas par une série de raids sanglants, exploits sinistres qui furent fustigés par la majorité des responsables abolitionnistes de la nation. Enfin, au mois d'août de la même année, Brown et ses hommes se distinguèrent une fois de plus en massacrant à la machette les Missouriens pro esclavagistes retranchés à Osawatomie. Ce fait d'armes lamentable fut la goutte qui fit déborder le vase dans la mesure où il déclencha une vague d'indignation tant dans l'opinion publique que dans les milieux abolitionnistes, ce qui valut à John Brown l'infâme surnom d'*Osawatomie*. Cette triste renommée n'ébrécha pas pour

<sup>3</sup> Le "chemin de fer souterrain" ou "underground railroad" était un réseau secret qui avait été créé par les antiesclavagistes en réponse à la "Anti-Fugitive Slave Law" de 1793, loi qui stipulait l'obligation, sous peine d'amende, de tout citoyen de renvoyer à leur maître un ou des esclaves fugitifs. Cette loi resta d'application jusqu'en 1850. Le nombre d'esclaves qui trouvèrent la liberté grâce à ce réseau oscille entre 25.000 et 100.000.

<sup>4</sup> Ward G.C. : "*The Civil War*".

<sup>5</sup> Le "Kansas-Nebraska Act" fut promulgué en janvier 1854 à l'instigation du sénateur Stephen Douglas. Dans sa forme finale, ce décret annulait le "Compromis du Missouri" de 1820 qui limitait l'extension de l'esclavage à la latitude de 36°30' matérialisée par la "Mason-Dixon Line", et appliquait la doctrine de souveraineté populaire aux Territoires du Kansas et du Nebraska, où l'esclavage avait été auparavant interdit.

<sup>6</sup> Un "Territoire" était, dans l'administration américaine du siècle dernier, une entité administrative gérée par le pouvoir fédéral mais disposant d'une structure analogue à celle des autres Etats constitués et représentés par deux Chambres.

autant l'exaltation démentielle dont faisait toujours preuve ce dernier. Bien au contraire, elle renforça son fanatisme rabique à un point tel que le gouverneur de la Virginie, Henry Wise, n'hésita pas à le qualifier "*d'homme souffrant de monomanie*".<sup>7</sup> Aux questions portant sur ses intentions futures, Brown se plut à répondre : "*Je n'ai plus qu'un temps limité à vivre, une mort à mourir, mais je mourrai en me battant pour cette cause. Il n'y aura plus de paix dans ce pays aussi longtemps que l'esclavage n'aura pas été aboli.(...) Je leur donnerai autre chose à faire qu'à étendre le territoire esclavagiste, je porterai la guerre jusqu'en Afrique*".<sup>8</sup>

Le raid sur Harper's Ferry se révéla le point culminant d'un plan mijoté par John Brown bien avant son arrivée au Kansas. Dès 1850, il eut la conviction qu'un emplacement sis dans une contrée esclavagiste devait être sélectionné afin de pouvoir aisément effectuer des raids sur ses plantations, en libérer leurs esclaves et transférer ceux-ci vers le Nord. Il fut en outre fermement persuadé qu'une forteresse naturelle, délimitée par un barrage de montagnes, serait capable de résister indéfiniment aux assauts répétés de troupes régulières et pourrait ainsi constituer un sanctuaire pour les esclaves affranchis. Une étude approfondie des fortifications et des campagnes militaires européennes, probablement entreprise lors de son voyage sur le vieux continent en 1848, incita finalement Brown à conclure qu'une force réduite et bien armée pouvait atteindre ces objectifs, quelque part le long de la chaîne montagneuse des Allegheny. Son choix se porta sur une petite ville de Virginie, Harper's Ferry, qui répondait à tous les critères, tant stratégiques que topographiques et qui, de surcroît, possédait un arsenal militaire important et bien fourni.

C'est au cours de son second voyage au Kansas, en automne 1857, que Brown commença à recruter les forces nécessaires à l'aboutissement de son projet. Les premiers à être enrôlés furent trois jeunes vétérans du "Kansas Sanglant" : John E. Cook, une tête brûlée de 27 ans au tempérament instable, Aaron D. Stevens, 26 ans, une armoire à glace qui avait fait ses armes durant la guerre avec le Mexique pour finalement atterrir dans une geôle militaire dont il s'était échappé, et enfin John H. Kagi, un ex-avocat et journaliste de 22 ans qui s'était engagé dans le *Second Kansas Regiment* en 1856 avant d'être grièvement blessé par un coup de feu tiré par un juge pro esclavagiste. Le trio fut rapidement rejoint par sept autres volontaires en provenance de l'Ohio, tous des abolitionnistes féroces aux antécédents peu engageants. Après avoir brièvement séjourné en Nouvelle-Angleterre afin d'y récolter les fonds indispensables à son entreprise, Brown invita ses nouvelles recrues à participer à la "Convention Institutionnelle" qu'il avait organisée en mai 1858 au Canada, à Chatham dans l'Ontario. Prenant la parole devant une foule nombreuse composée en majorité de Noirs, il dévoila son plan salvateur sans toutefois en préciser la cible exacte. La convention adopta ensuite à l'unanimité la "Constitution Provisoire et l'Ordonnance pour le Peuple des Etats-Unis" qui ferait office de loi jusqu'à la formation d'un nouveau gouvernement national. John Brown, bien sûr, fut élu commandant suprême de l'armée provisoire de libération et nombre de ses acolytes se virent promus officiers. Quant aux hommes de main, ils reçurent l'ordre de se disperser dans la nature en attendant le signal de leur chef. La convention fut alors ajournée dans l'allégresse générale.

<sup>7</sup> Mégalomanie.

<sup>8</sup> "*John Brown's raid*" dans National Park History Series.

Equiper, entretenir et transporter cette armée requérait un budget important et nécessitait en outre une quantité d'armes considérable. Ne possédant ni l'un ni les autres, John Brown put néanmoins s'assurer l'appui solide mais tacite, de certains abolitionnistes du Nord grâce à la réputation qu'il s'était taillée au Kansas. Il avait en effet côtoyé pendant les années précédentes une multitude de gens influents, tant politiciens qu'industriels, hommes d'affaires, pasteurs ou intellectuels. C'est sans ménagement qu'il s'était adressé aux milieux antiesclavagistes notoires de Concord, de Philadelphie, de New York, de Chicago, de Syracuse, de Des Moines ou encore de Boston. Ses discours enflammés, s'apparentant à des sermons imbibés de dogmes pour le moins surprenants, avaient fini par séduire, au point de convertir les plus incrédules à ses théories farfelues et de les convaincre du bien fondé de sa croisade divine. Sa persévérance finit par porter ses fruits dans la mesure où, en 1858, son trésor de guerre s'enrichit miraculeusement de dons d'origine anonyme s'élevant à 25.000 \$, 200 pistolets et 200 fusils Sharps. Cette manne providentielle provenait en réalité du "Comité des Six"<sup>9</sup>, une clique abolitionniste de réformateurs radicaux qui regroupait des personnalités très en vue à l'époque. En faisaient partie le docteur Samuel Gridley Howe de Boston, le pasteur Thomas Wentworth Higginson de Worcester, le militant unitarien Théodore Parker de Boston, l'éditeur Franklin B. Sanborn de Concord, l'industriel George L. Stearns de Medford et enfin Gerrit Smith, ancien membre du Congrès. Tous prônaient tacitement la guerre civile mais aucun d'eux n'avait pourtant le courage de ses actes. Le plan machiavélique de John Brown tomba ainsi à pic. Son projet de raid sur Harper's Ferry leur sembla sans nul doute quelque peu extravagant mais, en revanche, il avait le mérite de constituer le détonateur qui mettrait discrètement le feu aux poudres et cela sans devoir se mouiller ouvertement !

Reprenant une fois de plus son bâton de pèlerin pour le *Middle-West*, Brown fit d'abord un crochet par le Connecticut où il commanda à un forgeron local la fabrication de 1.000 piques en vue d'en armer les futurs esclaves qu'il comptait libérer.<sup>10</sup> Le Kansas qu'il retrouva en 1858 ne ressemblait en rien à celui qu'il avait quitté quelque temps auparavant. Le territoire était plongé dans un calme relatif, quant à la guérilla, elle se limitait aux seules zones frontalières. Ce calme ne fut pas du tout pour plaire à *Osawatomie*. Assoiffé d'action, il se rendit immédiatement avec cent hommes à Fort Scott dont il massacra les occupants qu'il considérait des activistes pro esclavagistes. La vague de raids meurtriers qui suivit au Missouri, les 20 et 21 décembre de la même année, souleva une fois de plus l'indignation de l'opinion publique. Le tollé fut tel que le président Buchanan se vit contraint de mettre à prix la tête du dangereux abolitionniste pour 250 \$. Esseulé, traqué comme une bête et coupé de l'appui

<sup>9</sup> Traduction libre de "*Secret Six*". Ce comité avait vainement tenté d'élargir le nombre de ses membres par le recrutement de personnalités aussi prestigieuses que William Lloyd Garrison, considéré aujourd'hui comme le père fondateur du mouvement abolitionniste radical américain ou encore que son disciple Frederick Douglass. Ce dernier, un esclave mulâtre né en 1817, avait réussi grâce à son éducation clandestine, à son intelligence, mais surtout à ses talents oratoire et littéraire, à s'imposer dans la société américaine du Nord comme abolitionniste réformateur humanitaire et pondéré. Douglass rencontra John Brown à plusieurs reprises et épousa partiellement sa cause. Fermement opposé à la violence, il désavoua catégoriquement le raid de Harper's Ferry qu'il dénonça comme injustifié et improductif. Durant la guerre civile, il devint le conseiller particulier de Lincoln et influença sa politique antiesclavagiste. Il se distingua pendant la période de reconstruction et termina sa brillante carrière en tant que consul général d'Haïti. Douglass s'éteignit en 1895 après avoir servi loyalement son pays pendant plus de cinquante ans.

<sup>10</sup> John Brown commanda ces piques en vue d'en armer les esclaves libérés de Harper's Ferry, estimant naïvement que ces derniers seraient incapables de se servir d'armes à feu. Ce type de pique fut immortalisé par la suite sous le nom de "*John Brown pike*" ou "pique de John Brown".

logistique nécessaire à la poursuite de ses activités, Brown, accompagné des quelques esclaves qu'il avait libérés, quitta définitivement le Kansas pour se rendre au Canada. "Mon devoir, ma mission ici est terminée" fut l'unique phrase qu'il prononça en guise d'adieu. Le "Comité des Six" se frotta les mains. Satisfaits au-delà de toutes espérances de la tournure des événements, ses membres, unanimes, donnèrent à John Brown leur aval pour la poursuite de sa mission diabolique.

La petite communauté de Harper's Ferry était en plein essor en cet été 1859. Situé sur une étroite langue de terre encaissée à l'intérieur du confluent du fleuve Potomac et de la rivière Shenandoah, dans les montagnes Blue Ridge du nord de la Virginie, cet endroit était d'une beauté naturelle saisissante à un point tel que le président Thomas Jefferson n'avait pas hésité à le qualifier de "... méritant un voyage à travers l'Atlantique". Le site devait son développement prodigieux non seulement à sa force motrice hydraulique et à son complexe industriel de premier plan mais surtout à son nœud de communications routières et ferroviaires entre l'Ohio et l'est des Etats-Unis. La création, à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, d'un arsenal national par le gouvernement fédéral contribua de façon sensible à la croissance du site. En expansion permanente au fil des ans, l'arsenal de Harper's Ferry<sup>11</sup> s'étendait à travers une bonne partie de la ville et comprenait, en 1859, non moins de vingt ateliers de fabrication et d'assemblage où étaient confectionnées en série des armes à feu de qualité dont la production annuelle dépassait les 10.000 unités. La population d'environ 3.000 âmes se composait en majorité de Blancs qui, pour la plupart, travaillaient à l'arsenal ou dans des manufactures connexes. Les quelques esclaves que l'on pouvait recenser<sup>12</sup> étaient affectés aux tâches domestiques et dans l'ensemble étaient bien traités. Restaurants, échoppes, saloons et tripots répartis dans le centre urbain offraient les principaux divertissements de la communauté. John Barry, un résident de la ville pendant plus de cinquante ans, résuma ainsi l'atmosphère qui y régnait : "*L'opulence était ostentatoire et sans aucun doute, il faisait bon vivre à Harper's Ferry !*"<sup>13</sup>

C'est dans ce lieu de prospérité que, le 3 juillet 1859, débarqua un John Brown déjà vieillissant (il n'avait pas encore atteint la soixantaine !), au corps buriné par les rigueurs d'une vie fruste menée sur la frontière. Il était accompagné de deux de ses fils, Owen et Oliver, ainsi que d'une nouvelle recrue, Jeremiah Anderson, un abolitionniste de 26 ans et vétéran du Kansas. Sous l'identité d'emprunt d'Isaac Smith, ils loua à Sandy Hook une ferme connue sous le nom de *Kennedy Farm*, située au Maryland, sur la rive septentrionale du Potomac, à environ 8 km de Harper's Ferry. Il fit ensuite appel à son épouse Martha et à sa fille, Annie, afin de créer l'impression que la ferme était pourvue d'une domesticité normale. Les comparses de Brown gagnèrent son repaire tout

<sup>11</sup> L'arsenal de Harper's Ferry était, après celui de Springfield dans le Massachusetts, la plus grande manufacture d'armes des Etats-Unis. Dès 1825, John H. Hall y produisit en masse le fusil de son invention, une arme à chargement par la culasse qui avait le mérite d'utiliser des pièces interchangeables usinées sur des machines de précision, un concept nouveau pour l'époque qui se propagerait rapidement dans tous les secteurs industriels. Durant la période s'étendant de 1801 à 1860, l'arsenal fournit environ 523.000 armes à feu aux forces des Etats-Unis. Les troupes confédérées s'emparèrent de la ville en avril 1861 et, avant de se retirer, incendièrent la plupart des dépôts et des bâtiments de production et transfèrent leur contenu dans les arsenaux du Sud. Harper's Ferry tomba définitivement aux mains des Confédérés en septembre 1862 après le siège de Stonewall Jackson qui ne fut levé qu'après la reddition de la garnison US. La ville fut réoccupée par les troupes fédérales au début de 1863 et resta en leur possession jusqu'à la fin de la guerre.

<sup>12</sup> Dans son livre "*Harper's Ferry*", John Barry estime ces esclaves au nombre de 88.

<sup>13</sup> John Barry : "*Harper's Ferry*".

au long de l'été, tantôt individuellement, tantôt par groupes de deux ou de trois. Watson, son fils de 24 ans, flanqué de ses deux beaux-frères, William et Dauphin Thompson, furent les premiers arrivants. Aaron Stevens, talonné par un autre vétéran du Kansas, Charles Plummer Tidd, vint ensuite. Ce fut alors au tour d'Albert Hazlett, de Stewart Taylor et de ses deux frères d'Iowa, Edwin et Barclay Coppoc, de se manifester. Les derniers à rejoindre la ferme se dénommaient William H. Leeman, un ex-membre des *Liberty Guards*, Dangerfield Newby et Osborne Anderson, deux esclaves libres, et enfin Shields Green, un esclave illettré qui avait fui sa plantation de Charleston. Dix-huit conspirateurs furent dénombrés en automne, y compris trois Noirs qui étaient dissimulés de jour afin d'éviter toute suspicion locale. Sa base solidement établie, Brown jugea le moment opportun pour rassembler les armes et les provisions dont il avait besoin. Il écrivit à John Kagi basé à Chambersburg, en Pennsylvanie, afin qu'il lui expédiât au plus tôt les pistolets, fusils et autres piques qui lui avaient été livrés. Ce chargement arriva discrètement à bon port dans les semaines qui suivirent. La vie à la ferme Kennedy se révélait ennuyeuse et monotone. La tâche essentielle de Brown, mis à part les fréquentes escapades qu'il effectua à Harper's Ferry et dans ses environs dans le but de reconnaître les lieux et d'en glaner tout renseignement intéressant, consistait à veiller au moral de ses hommes et à les maintenir occupés. Le drill, le maniement des armes et l'étude des tactiques de guérilla constituèrent par conséquent leur menu quotidien.

Tandis que le mois de septembre touchait à sa fin, une lassitude profonde gagna la bande au point de dégénérer en révolte ouverte, ce qui menaça sérieusement de tout compromettre. Cette insurrection ne pouvait se manifester à un pire moment. En effet, certaines rumeurs faisant état d'un complot dirigé contre le Sud circulaient depuis quelque temps dans le Nord. De surcroît, le secrétaire à la Guerre, John B. Floyd, avait reçu dans le courant du mois d'août une lettre anonyme l'informant des agissements d'un mouvement clandestin dont le but était de libérer les esclaves en fomentant un soulèvement général. Le nom de John Brown figurait dans le document ainsi que l'allusion à un arsenal situé ... au Maryland. L'emplacement de cet arsenal, rapporté malencontreusement de façon inexacte, médusa Floyd au point de le rendre perplexe. Se refusant à croire à l'existence même d'une pareille conjuration, le secrétaire à la Guerre classa tout simplement l'affaire à laquelle aucune suite ne fut jamais donnée. Les événements ultérieurs ne manqueraient pas de souligner sa bévue ! Afin de tuer la rébellion de ses hommes dans l'œuf, Brown dut recourir à toute l'autorité dont il disposait. Tenant un langage courroucé dont la fermeté ne tolérait aucune réplique, il parvint d'une façon remarquable à briser les fortes têtes et à calmer les esprits surchauffés. Tout finit, heureusement pour lui, par rentrer dans l'ordre et la ferme Kennedy retrouva par la suite un semblant de sérénité.

A l'attente interminable du mois de septembre succéda celle du mois d'octobre. Telle une poudrière sur le point d'exploser à tout moment, l'impatience générale avait alors atteint la limite du soutenable. Et pourtant, Brown persistait toujours à postposer la date fatidique. Il croyait encore à l'arrivée miraculeuse d'un contingent d'hommes supplémentaires, ô combien nécessaire, car nombre de ses anciens associés avaient failli à son appel, y compris ses deux fils, Jason et Salmon. Amèrement déçu de ne rien voir arriver, il dut finalement se rendre à l'évidence : plus il attendait et plus ses chances de succès s'amenuisaient. En revanche, la journée du 15 octobre raviva quelque peu ses espoirs et c'est à bras ouverts que furent accueillis trois nouveaux arrivants, Francis Meriam encadré de deux Nègres de l'Ohio, John Copeland et Lewis Leary. L'armée provisoire de libération des Etats-Unis était maintenant au grand complet : ses effectifs s'élevaient à 21 hommes et à leur commandant en chef ! Le moment d'agir jugé

imminent, Brown renvoya Martha et Annie dans le Nord. Il rassembla ensuite ses croisés et tel un dément déchaîné, il leur délivra un ultime sermon fougueux dans lequel il précisa en outre *“qu’il s’attendait à une conquête glorieuse même si celle-ci devait aboutir à la dernière victoire de Samson”*.<sup>14</sup> La mégalomanie d’Osawatomie avait atteint son paroxysme ! Aux litanies d’ordre spirituel succéda finalement une annonce plus tangible, celle du jour “J” : le raid sur Harper’s Ferry aurait lieu le lendemain, 16 octobre 1859. Le vin était enfin tiré ... encore fallait-il le boire jusqu’à la lie !

La nuit sans lune de ce dimanche mémorable masquait parfaitement la progression de la petite troupe armée jusqu’aux dents qui emboîtait le pas au chariot de Brown. Il fallut au commando moins de deux heures pour atteindre le pont surplombant le chemin de fer B & O<sup>15</sup> qui enjambait le Potomac, à un jet de pierre de Harper’s Ferry. Owen Brown, Barclay Coppoc et Francis Meriam furent consignés à la ferme Kennedy. Au signal de leur chef, ils apporteraient les armes destinées à armer les esclaves libérés. A l’approche de la rivière, Tidd et Cook quittèrent les rangs pour aller sectionner les fils du télégraphe qui longeaient ses deux rives. Ce fut ensuite au tour de Stevens et de Kagi d’entrer en action. C’est sans difficultés que ceux-ci immobilisèrent le gardien du pont, un certain Williams, qui n’offrit aucune résistance. Hormis Watson Brown et Taylor qui demeurèrent en arrière sur la rive septentrionale du Potomac, le reste des conspirateurs se faufila silencieusement dans la ville. L’arsenal se situait immédiatement sur la gauche de la voie principale et c’est naturellement là que se rendit Brown, tenant toujours en main les rênes de sa carriole. Whelan, le veilleur de nuit, fut troublé par le bruit inhabituel à cette heure tardive et sortit de son poste de garde situé dans la caserne des pompiers. A son tour il fut rapidement mis hors d’état de nuire. La grille d’entrée du complexe armurier fut ensuite forcée et Brown entra triomphalement dans l’enceinte. Jubilant, il s’adressa alors à ses hommes et à ses prisonniers en ces termes : *“Je viens du Kansas et cet Etat-ci est esclavagiste ; je souhaite libérer tous les esclaves de cet Etat ; je suis maintenant en possession de l’arsenal des Etats-Unis et s’il y a une ingérence de la part des citoyens, je me verrai dans l’obligation de brûler cette ville et d’y faire couler le sang”*.<sup>16</sup> Chaque membre du raid fut ensuite assigné à une tâche bien précise. Oliver Brown et Thompson s’emparèrent du pont de la Shenandoah, Hazlett, Edwin Coppoc et Jeremiah Anderson restèrent sur place pour assurer la garde de l’arsenal, quant à Kagi et Copeland, il furent dépêchés à l’usine de fabrication des fusils Hall, dont il s’emparèrent sans coup férir. Tout s’était jusqu’ici déroulé selon les plans préétablis et sans la moindre violence. Les choses devaient cependant se gâter. Vers minuit, un autre veilleur de nuit s’annonça pour relever Williams. Il fut discrètement fait prisonnier mais, profitant de l’inattention de ses gardiens, il parvint à s’échapper tout en essayant un coup de feu tiré par l’un de ses poursuivants. La poudre venait de parler pour la première fois.

Pendant ce temps, Stevens et un parti composé de Tidd, de Cook, et de trois Noirs, exécutaient une mission spéciale d’une signification toute particulière aux yeux de John Brown. Après avoir gagné les hauteurs de Bolivar, dans la banlieue de la ville, le commando s’arrêta à *Bellair*, la demeure du colonel Lewis Washington, l’arrière petit-neveu du premier président des Etats-Unis. Ce dernier était le propriétaire d’une paire de pistolets offerts jadis au Général Washington par le Marquis de Lafayette ainsi que

<sup>14</sup> Ward G.C. : *“The Civil War”*.

<sup>15</sup> Ligne de chemin de fer reliant Baltimore à l’Ohio.

<sup>16</sup> *“John Brown’s raid”* dans National Park History Series et *“Harper’s Ferry”* dans Blue & Gray Magazine.

d'un sabre ayant appartenu à Frédéric le Grand, roi de Prusse. Brown désirait s'emparer de ces armes prestigieuses afin de les brandir, à la manière d'un sauveur, devant les esclaves qu'il comptait bientôt libérer. Lewis Washington fut extrait de sa résidence et forcé de suivre ses ravisseurs. En route vers le ferry, la bande s'arrêta encore à la ferme de John Allstadt qui, lui aussi, fut cueilli "manu militari". Cette prise d'otages fut en réalité dérisoire comparée aux événements tragiques qui se précipitaient à quelques kilomètres de là. Aux environs d'une heure trente du matin, le train à destination de Baltimore fut contraint de s'arrêter en gare par ordre d'un agent du chemin de fer B & O. A peine le conducteur et le bagagiste eurent-ils mis le pied sur le quai qu'ils furent accueillis par les gardes de Brown, l'arme à la main. Tandis qu'un employé noir de la gare tentait de s'interposer, un coup de feu retentit et le malheureux Shepherd, c'était son nom, s'écroula mortellement touché. Ainsi paradoxalement, la première victime de l'armée de libération des esclaves fut un Noir ... déjà libre ! Le train de Baltimore demeura en gare jusqu'aux premières lueurs de l'aube et ce, malgré l'ordre répété de Brown au conducteur de poursuivre son chemin. Ce dernier demeurait méfiant au point de suspecter le sabotage du pont du Potomac. Après qu'une inspection minutieuse eût révélé qu'il n'en n'était rien, la locomotive démarra en trombe et c'est à toute vapeur que le train fonça vers Monocacy Junction où le télégraphe annonça au monde le drame qui se déroulait dans ce coin perdu de Virginie. Le président de la compagnie des chemins de fer fut le premier à déchiffrer le message incroyable. Il transmit sans délai son contenu à Henry Wise, gouverneur de la Virginie, ainsi qu'au président Buchanan. L'alerte fut également donnée au major général G.H. Stewart qui commandait la *Baltimore's First Light Division* des volontaires du Maryland. Les habitants de Harper's Ferry avaient été à ce point atterrés qu'ils n'avaient fait aucune opposition à l'invasion de leur ville. Une timide ébauche de résistance organisée prit cependant forme durant la nuit. Les cloches de l'église luthérienne se mirent soudainement à sonner à toute volée afin d'éveiller et de rassembler la population. Des citoyens parvinrent ensuite, à l'insu des mutins, à s'infiltrer dans un dépôt non gardé et à mettre la main sur un lot d'armes. Un messenger fut enfin dépêché à Charles Town, village voisin distant de quelque treize kilomètres.

Les premières lueurs matinales révélèrent un état d'anarchie quasi-total. Des coups de feu étaient tirés d'un peu partout à l'aveuglette, la majorité en direction de l'arsenal et en particulier vers la caserne des pompiers. C'est dans ce fortin en briques rouges que s'étaient retranchés John Brown avec une partie de ses complices ainsi que les prisonniers et les esclaves ramassés durant la rafle de la nuit. Thomas Boerly, un épicier téméraire, fut la première victime à faire les frais de ce tir nourri. Atteint d'une balle en pleine poitrine, il tomba raide mort. D'autres innocents subiraient bientôt un sort identique. Entre-temps, Cook fut expédié au Maryland, de l'autre côté du Potomac, afin d'appeler Owen Brown, Barclay Coppoc et Meriam en renfort. Hazlett et Anderson tenaient toujours l'arsenal, quant à Kagi, sa position à l'usine Hall devenait inconfortable dans la mesure où il ne cessait d'envoyer à son chef des messages frénétiques le suppliant de battre en retraite pendant qu'il en était encore temps. Brown se trouvait maintenant dans de sales draps : il était cerné de toutes parts, ses hommes étaient dispersés, l'alerte avait été donnée et des milices locales étaient sur le point d'arriver sur les lieux. Et pourtant il persista à ignorer les appels de détresse de ses troupes et à refuser l'idée d'un repli stratégique. Pourquoi? Tout simplement parce qu'il n'était ni un stratège ni un tacticien mais seulement un croisé fanatique possédant quelqu'expérience de la guérilla.

Il ne fallut qu'un minimum d'explications pour convaincre les résidents de Charles Town de la gravité de la situation et de la nécessité d'agir sans délai. En effet, le souvenir de la rébellion de Nat Turner en 1831 était encore gravé dans toutes les mémoires et, depuis cette révolte ouverte, un soulèvement potentiel des esclaves hantait en permanence les populations du Sud.<sup>17</sup> La milice locale composée des *Jefferson Guards* renforcée par une autre compagnie de volontaires fut immédiatement armée et rassemblée sous les ordres du colonel J.T. Gibson. Les *Guards* arrivèrent à Harper's Ferry peu avant midi. Ils chargèrent aussitôt les défenseurs du pont ferroviaire en faisant cracher le tonnerre de toutes leurs bouches à feu. Oliver Brown et Thompson durent battre en retraite sous une grêle de plomb pour trouver un refuge relatif dans l'enceinte de l'arsenal. Dangerfield Newby n'eut pas cette chance, il ne sut d'ailleurs jamais ce qui l'atteignit. Il s'écroula soudainement, la gorge transpercée par une pique tirée à bout portant d'un mousquet. Son corps inerte devint la proie d'une meute en furie qui lui coupa les mains et les oreilles en guise de souvenirs. Le déploiement de la milice à travers la ville avait définitivement enlevé tout espoir de retraite aux mutins. Cette évidence poussa Brown, isolé de ses hommes, à opter pour un cessez-le-feu. Thompson, brandissant un drapeau blanc, fut dépêché en porte parole. Ce dernier eut à peine franchi la porte du fortin qu'il fut aussitôt happé par la foule et traîné jusque dans un saloon voisin. Médusé, Brown expédia alors deux autres émissaires, son fils Watson et Aaron Stevens. Ils furent froidement abattus sans autre forme de procès. Seulement blessé, Watson parvint à rejoindre son père. Quant à Stevens, encore en vie mais à peine valide, il fut fait prisonnier. Profitant de la confusion qui régnait à ce moment, William Leeman s'éclipsa de l'arsenal. Repéré, il tenta d'échapper à ses poursuivants en traversant le Potomac à la nage. Tandis qu'il reprenait son souffle sur un banc de sable près de la rive du Maryland, une balle l'atteignit de plein fouet, pile entre les deux yeux.

L'hécatombe meurtrière ne devait pas s'arrêter là. Vers les deux heures de l'après-midi, George Turner, un candidat au poste de shérif de la ville, crut bon de montrer sa bravoure en descendant la rue principale à cheval. Shields Green ajusta posément le viseur de sa carabine Sharps et il y eut soudainement un candidat en moins aux élections. Presque simultanément retentit un autre coup de feu. La fumée provoquée par le tir d'Edwin Coppoc ne s'était pas encore dissipée que le maire de Harper's Ferry, Fontaine Beckham, s'écroulait à son tour, mortellement touché. Oliver Brown s'appêtait lui aussi à faire feu. Alors qu'il pressait la détente, il fut foudroyé par un projectile et s'abattit aux pieds de son père. La nouvelle de la mort du maire Beckham se transmit comme une traînée de poudre. Les représailles ne se firent pas attendre et le sang coula à nouveau : Thompson, fait prisonnier quelques heures plus tôt, fut mis en joue par un citoyen et abattu froidement à bout portant. Son corps fut ensuite jeté dans le Potomac et servit de cible aux tireurs excités. A l'approche du crépuscule, un groupe de volontaires fut formé par le docteur Starry avec pour mission de déloger les insurgés retranchés dans les *Hall Rifle Works*. Kagi, Copeland et Leary, pressentant la menace imminente, s'enfuirent à tour allure vers la rivière Shenandoah dans laquelle ils plongèrent sans demander leur reste. Pris dans un feu croisé issu des deux rives, ils

<sup>17</sup> Nat Turner était un esclave noir né en 1800. Influent parmi ses pairs, il était un peu à l'image de John Brown dans la mesure où, lui aussi, se croyait appelé à remplir une mission divine. En août 1831, après une vision qui lui aurait indiqué la voie à suivre, il se lança avec ses amis dans une rébellion ouverte contre ses maîtres et autres Blancs des plantations voisines de la sienne. Cette révolte fut considérée comme la plus grave qu'aient connue les Etats-Unis à cette époque. Cinquante-cinq Blancs furent massacrés en quelques jours de folie meurtrière. Turner fut finalement capturé et ensuite pendu avec seize autres conspirateurs.

nagèrent avec l'énergie du désespoir afin d'atteindre un gros rocher situé au milieu du cours d'eau. Un tir bien ajusté faucha Kagi et Leary, ce dernier parvint encore à se hisser péniblement sur le rocher où il expira peu de temps après. Copeland était sur le point de subir le même sort. Il dut cependant la vie au raté du fusil de son poursuivant et il fut simplement fait prisonnier.

La nuit du 17 octobre 1859 dut sembler une éternité à Brown. Il n'avait pas dormi depuis 36 heures, il était isolé dans une souricière entourée par une foule hostile, ses fils gisaient mourants à ses pieds et, pire encore, aucune aide n'était en vue. L'échec était plus que cuisant ! La plupart des otages s'étaient enfuis ou avaient été relâchés la veille et il ne restait en tout que quatorze prisonniers, dont le colonel Washington. Ce dernier nous rapporta que Brown demeura insensible à l'agonie de ses fils et que leur mort ne l'affecta nullement. Quoi qu'il en soit, les heures éprouvantes qui s'égrenèrent en cette nuit fatidique durent certainement figurer parmi les plus sombres de sa vie. La morosité qui prédominait dans le fortin contrastait sensiblement avec la fébrilité qui régnait au dehors. Des hordes d'hommes issus de milices diverses, des volontaires, des citoyens armés ou encore de simples badauds envahirent les rues de Harper's Ferry durant la nuit et s'entassèrent dans ses bars et ses saloons. Le vacarme qu'ils provoquèrent fut encore amplifié par les cris hystériques des familles et des amis des prisonniers de Brown, auxquels s'ajoutèrent encore les coups de feu tirés en l'air par des bandes intoxiquées par une consommation excessive d'alcool. Tout semblant d'ordre avait disparu et Harper's Ferry, habituellement si calme et sans histoire, s'apparentait maintenant à une ville sauvage sans foi ni loi, digne du Far West. Profitant de l'aubaine créée par cet état anarchique, Osborne et Anderson abandonnèrent leur terrier et, se mélangeant discrètement à la foule, s'évaporèrent dans la nature. Owen Brown, Barclay Coppoc et Meriam, restés en arrière-garde à la ferme Kennedy, réalisèrent enfin que l'opération tournait au fiasco et jugèrent que leur présence sur place était désormais devenue inutile. Sans se soucier autrement de leurs comparses, ils plièrent bagage et prirent la poudre d'escampette.

C'est dans ce chaos indescriptible qu'arrivèrent à l'aube nonante *marines* US commandés par le lieutenant Israel Green, lui-même placé sous la houlette du colonel Robert E. Lee. Ce dernier était dans sa demeure à Arlington lorsque le lieutenant J.E.B. Stuart frappa à sa porte en le priant de se rendre immédiatement au département de la Guerre. Il y fut reçu par le président Buchanan en personne. Celui-ci le mit rapidement au courant des événements de Virginie et lui ordonna ensuite d'écraser la conspiration sans plus attendre, le laissant libre du choix des moyens. Les seules ressources militaires immédiatement disponibles consistaient en un détachement de fusiliers marins casernés au *Washington Navy Yard*. Stuart, qui avait déjà eu affaire à Brown au Kansas, flaira l'aventure et demanda la permission d'accompagner Lee, ce qui lui fut accordé. Sur place, la tâche la plus urgente était de rétablir l'ordre dans la ville, de calmer les esprits surchauffés et de mâter les miliciens indisciplinés. La situation fut maîtrisée dès 14 heures. Lee griffonna peu après un message à l'intention de John Brown, dans lequel il exigeait une capitulation inconditionnelle de tous les membres du commando afin d'éviter d'inutiles effusions supplémentaires de sang. Face à la réponse négative et sans équivoque de l'abolitionniste, Lee n'avait plus le choix des moyens. L'ordre fut alors donné à Stuart d'attaquer. Sous le commandement de l'impétueux lieutenant Green, les *marines* se lancèrent à l'assaut du fortin dont la porte fut défoncée par une échelle utilisée en guise de bélier. Green fut le premier à entrer dans le bâtiment, suivi de près par le reste de la troupe. Lewis Washington pointa Brown du doigt et, avant que ce dernier ne puisse faire usage de sa carabine, le lieutenant lui asséna un formidable coup

de sabre dans la nuque. Le vieil homme s'écroula, inanimé. Thompson fut cloué au mur par une baïonnette. Quant à Anderson, son sort ne fut pas plus enviable. Tandis qu'il se réfugiait sous une pompe à bras, son corps fut transpercé par la lame d'un *marine*. Acculés sous l'afflux des assaillants, Edwin Coppoc et Shields Green cessèrent toute forme de résistance et se rendirent. Un fusilier marin perdit la vie dans le feu de l'action qui n'avait duré que quelques bonnes minutes. En revanche, les otages et les prisonniers se révélèrent tous sains et saufs. Le reliquat de "l'armée de libération des Etats-Unis", composé de Brown, son chef suprême, de Green, d'Edwin Coppoc, de Copeland et de Stevens, était maintenant prisonnier de l'Etat de Virginie. John Brown et Aaron Stevens étaient à peine sortis de leur torpeur qu'ils furent soumis à un flot de questions émanant d'un trio d'inquisiteurs comprenant le gouverneur Henri Wise, le sénateur James Mason et le congressiste Clement Vallandigham. Aucun des deux comploteurs n'admit avoir été aidé ou manipulé par des abolitionnistes du Nord. Des documents saisis plus tard à la ferme Kennedy prouvèrent le contraire. L'interrogatoire se termina par une mise en garde prophétique de John Brown : *"Je souhaite de plus ajouter que vous, les gens du Sud, feriez bien de vous préparer à régler cette question une fois pour toutes, question qui doit être résolue plus tôt que vous ne le pensez. Vous pouvez vous débarrasser de moi aisément, je ne suis d'ailleurs plus qu'un mort en sursis ; mais cette question doit être réglée, je veux parler de cette question noire, et sa fin n'est pas encore en vue"*.<sup>18</sup>

Au lendemain de leur capture, Brown et ses complices furent transférés à la prison de Charles Town. La porte de leur geôle ne s'était pas encore refermée qu'ils apprenaient que leur procès serait expédié sans délai. Le 25 octobre 1859, les cinq mutins comparurent devant une cour présidée par le juge Richard Parker. Le verdict tomba comme un couperet dès le lendemain : tous furent reconnus coupables de trahison envers le *Commonwealth* de Virginie, de tentative de soulèvement des esclaves et enfin de meurtre. C'est à l'unisson qu'il plaidèrent non coupable et, en sus, chacun exigea un procès séparé, demande qui leur fut accordée. Brown fut le premier à être jugé. Souffrant encore de sa blessure au cou, il fut transporté quotidiennement à la salle d'audience et c'est couché sur un grabat qu'il suivit les débats. Un avocat sans expérience lui fut commis d'office. Ce dernier tenta assez maladroitement de sauver la peau de son client en invoquant sa folie, fait qui fut rejeté par le juge Parker. D'autres maîtres du barreau, engagés à la hâte par des amis de Brown, entrèrent ensuite en scène et le procès se prolongea alors par un interminable défilé de témoins pour s'enliser finalement dans des vices de procédure. Les plaidoiries de la défense, si adroites qu'elles puissent avoir été, ne firent que différer quelque peu l'issue inévitable du jugement. La sentence fut prononcée le 2 novembre : John Brown fut reconnu coupable de tous les chefs d'accusation et fut condamné à la potence. La corde fut également réservée à ses acolytes dont la culpabilité fut rapidement établie. Le gouverneur Wise se montra intraitable et il ignora jusqu'à la fin les implorations de clémence qui lui parvenaient quotidiennement.

Aux environs des onze heures du matin de ce 2 décembre 1859, Brown sortit de la prison de Charles Town pour monter dans un chariot où il s'assit sur son propre cercueil. Bordé de centaines de gardes, le véhicule s'ébranla vers son ultime destination, un champ des faubourgs de la ville encerclé par plus de 1.500 soldats. L'homme qui avait fait trembler la nation, le chef suprême de "l'armée de libération", ce grand

<sup>18</sup> "John Brown's raid" dans National Park History Series

gaillard barbu à l'œil redoutable, n'était maintenant plus que l'ombre de lui-même. C'est en toute sérénité que l'abolitionniste gravit les marches de la plate-forme où avait été érigée sa potence. Tandis que la corde coulait autour de son cou, il souffla à son bourreau : "*Fais vite*". La trappe située sous ses pieds se déroba ensuite et John Brown passa à la postérité. Un spectateur de la pendaison était perdu dans ses pensées, méditant probablement sur la tactique et les moyens utilisés par le vieil homme lors de son raid. Il avait, comme Brown, des yeux que l'histoire enregistrerait à tout jamais. Comme Brown également, il invoquerait souvent le Seigneur tout puissant et mourrait bientôt pour une grande cause. Lui aussi armerait ses troupes de piques qui ne verraient pratiquement pas d'action. En revanche, ses tactiques se révéleraient brillantes. Il commandait en ce moment une batterie d'artillerie du VMI<sup>19</sup> mais il serait immortalisé après le 21 juillet 1861 sous le sobriquet de *Stonewall* Jackson. Dans les rangs des *Richmond Greys*, une unité de milice de Virginie, se tenait un autre observateur qui accéderait un jour à la renommée éternelle. Lorsque la trappe du gibet bascula en envoyant Brown dans un monde meilleur, sa réaction se résuma au murmure d'une petite phrase : "*Sic semper tyrannis*".<sup>20</sup> Ces quelques mots, il les prononcerait à nouveau quelques années plus tard en commettant l'un des crimes les plus odieux de l'histoire américaine, l'assassinat du président Lincoln. Il s'agissait d'un acteur nommé John Wilkes Booth.

Deux semaines plus tard, ce fut au tour de Shields, de Copeland, d'Edwin Coppoc et de Cook, de se balancer au bout d'une corde. Ce dernier fut ramassé par la police après une course folle aboutissant en Pennsylvanie. En mars 1860, la potence fut dressée une ultime fois pour y accommoder Stevens et Hazlett. Owen Brown mourut en Californie en 1899. Jeremiah Anderson émigra au Canada et y écrivit ses mémoires. Barclay Coppoc, Charles Tidd et Francis Meriam s'enrôlèrent dans l'armée de l'Union. Meriam y servit en tant que capitaine d'un régiment de Noirs et fut le seul du trio à survivre à la guerre civile.

L'affaire de Harper's Ferry n'était pas terminée pour autant. John Brown était bien mort et enterré, mais ce terroriste aux yeux des uns, martyr à ceux des autres, était parvenu à susciter les passions populaires, tant dans le Nord que dans le Sud, à un point tel que tout compromis était devenu impossible. Son raid avait engendré une fureur nationale implacable ainsi qu'une vague d'émotions qui ne servirent qu'à élargir la brèche qui divisait le pays depuis de nombreuses années. L'illustre poète, Henry Wadsworth Longfellow, écrivit dans son agenda après la pendaison : "*Notre histoire se rappellera ce grand jour (...), la date d'une nouvelle révolution, aussi nécessaire que la précédente*".<sup>21</sup> Un autre écrivain de grande renommée, Herman Melville<sup>22</sup>, qualifia tout simplement Brown de "*Météore*" de la guerre civile. L'opinion publique conservatrice du Nord s'empressa de condamner le raid, "*l'œuvre d'un dément*" aux dires de l'hebdomadaire *The Independant*. En revanche, son aile radicale n'hésita pas à le qualifier de "*la meilleure nouvelle jamais annoncée aux Etats-Unis*". Ces prises de position firent frissonner le Sud. Depuis des décennies sa société avait défendu avec bec et ongles son "institution particulière" face à la poussée abolitionniste grandissante du Nord et cela, sans violence aucune. John Brown était subitement venu

<sup>19</sup> Virginia Military Institute

<sup>20</sup> "*Ainsi (finissent) toujours les tyrans*".

<sup>21</sup> Ward G.C. : "*The Civil War*"

<sup>22</sup> Auteur du célèbre roman "*Moby Dick*".

remettre cet équilibre en question avec ses piques et ses fusils ! Dans l'atmosphère de crise qui prévalut immédiatement après le raid, la voix des modérés fut étouffée par celles des extrémistes qui virent au travers de l'action de l'abolitionniste les germes d'une conspiration nordiste visant à soulever les esclaves noirs dans tous les Etats sudistes. Afin de contrecarrer cette menace, réelle ou imaginaire, des compagnies de militaires furent organisées un peu partout. En même temps, un nombre sans cesse croissant de Sudistes se firent l'écho des sentiments du journal *The Richmond Enquirer* qui proclamait que "*C'est en tant que Confédération que notre paix est perturbée, que notre Etat est envahi et que ses paisibles habitants sont assassinés ... par ceux qui devraient être nos amis les plus chers ... et comme les gens du Nord approuvent cet outrage, que vienne la désunion*"<sup>23</sup>. L'ardeur sécessionniste, déjà bouillonnante, s'amplifia encore durant la campagne présidentielle de 1860, stimulée par la scission du Parti démocrate qui garantissait pratiquement la victoire des Républicains aux élections prochaines. Quand Abraham Lincoln fut élu président, le mouvement ne put être contenu plus longtemps. Incapable de tolérer un chef de file dont les opinions et les agissements s'avéraient hostiles à l'esclavage, la Caroline du Sud rompit ses liens avec l'Union le 20 décembre 1860. En février 1861, ce furent ensuite au tour du Mississippi, de la Floride, de l'Alabama, de la Géorgie, de la Louisiane et enfin du Texas, de faire sécession. Les Etats Confédérés d'Amérique furent formés une semaine plus tard à Montgomery et la nation tout entière dériva inexorablement vers la guerre civile.

D'ici peu de temps, des soldats revêtus de l'uniforme bleu déferleraient en masse sur le sol du Sud en entonnant "*John Brown's Body*"<sup>24</sup>. Ils ne feraient alors que concrétiser en quelque sorte la prophétie que le vieil abolitionniste avait griffonnée sur un bout de papier remis discrètement à l'un de ses geôliers avant de mourir : "*Moi, John Brown, suis maintenant tout à fait certain que les crimes commis dans ce pays coupable ne seront jamais lavés que dans le sang ; je me rends aussi compte maintenant que j'ai été vainement optimiste en croyant que cela pouvait être réalisé autrement*".<sup>25</sup>

### **Bibliographie**

- **Barry J.** : "*Harper's Ferry*", Harper's Ferry, 1974.
- **Battles and Leaders of the Civil War**, volumes 1 à 4, New-York, 1884-1887.
- **Blue & Gray Magazine** : "*Harper's Ferry*", August-September 1983.
- **Boatner III M.M.** : "*Civil War Dictionary*", New-York, 1987.
- **Boteler A.** : "*Recollections of the John Brown Raid*", Century Magazine, July 1883.
- **Hyman E.M.** : "*The Politics of War*" in "*Illus. Hist. of the Am. Civil War*", London, 1984.
- **National Park Service** : "*John Brown's Raid*", History Series, 1973.
- **MacLeod D.J.** : "*The Great Issue of the Age*" in "*Illus. Hist. of the Am. Civil War*", London, 1984.
- **Mathews D.G.** : "*I Will be Heard*" in "*Illus. Hist. of the Am. Civil War*", London, 1984.
- **Snell C.W.** : "*Harper's Ferry*", a draft prepared in 1978.
- **Stern Van Doren P.** : "*Robert E. Lee*", New-York, 1963.
- **Ward G.C.** : "*The Civil War*", New-York, 1990.
- **Williams T.H.** : "*The Coming of the War*" in "*The Image of War*", vol. 1, New York, 1981.

<sup>23</sup> "*John Brown's raid*" dans National Park History Series et Ward G.C. : "*The Civil War*".

<sup>24</sup> Traduction : "*le corps de John Brown*".

<sup>25</sup> "*John Brown's raid*" dans National Park History Series.